

David Bernard

Les entretiens préliminaires de l'Homme aux rats *

Dans plusieurs articles de ses *Écrits* ¹, Lacan revient sur la critique faite à Freud par l'un des tenants de la psychologie de l'ego, Ernst Kris ². Celui-ci reprocha à Freud son mode d'intervention durant les premières séances de la cure de l'Homme aux rats, le qualifiant d'« endoctrinement intellectuel ³ ». C'est sur cette accusation et les réponses qu'y fit Lacan que je m'arrêterai ici.

Pour cela, voyons plus en détail la nature exacte de ces interventions de Freud. Notons d'abord que Lacan ne les nomme pas, à aucun moment, interprétations, mais qu'il les qualifie d'*explications*. Celles-ci, comme en témoigne le journal de la cure, sont multiples, du moins lors des premières séances, avant que Freud ne cesse définitivement d'y recourir. Je m'en tiendrai pour les illustrer à exposer une seule d'entre elles, que je choisis pour sa valeur de paradigme et ce pour deux raisons. D'abord parce que Freud la relève explicitement dans sa rédaction du cas comme une explication théorique offerte à son patient. Ensuite parce qu'elle me paraît propice à décaler l'enjeu technique soulevé par ces premières interventions. En effet, il s'agira aussi dans la suite de reprendre à notre compte ce point de méthode qu'indiquait Lacan dans ces passages : retourner à

* Ce texte est issu d'un exposé réalisé à Rennes lors du Séminaire d'étude de texte sur L'Homme aux rats, tenu dans le cadre des activités du pôle 9 des Forums du Champ lacanien, séminaire animé par Sandrine Orhand, Jean-Michel Arzur, Roger Mérian, Sylvain Hanoun et moi-même.

1. Cf. « Fonction et champ de la parole et du langage », « Variantes de la cure-type », « La chose freudienne », et « La direction de la cure ».

2. Dans un rapport intitulé *Psychologie du moi et interprétation dans la thérapie psychanalytique*, qui fut présenté lors des Journées d'hiver de l'Association américaine de psychanalyse, à New York, en décembre 1948. Traduit de l'anglais par Jacques Adam, consultable sur Internet.

3. *Ibid.*

la parole de Freud non pas pour l'imiter mais pour retrouver les « principes qui la gouvernent ⁴ ». Cela me conduira à en déduire quelques remarques sur ce que nous avons coutume d'appeler les entretiens préliminaires.

Nous sommes à la quatrième séance. Ce jour-là, l'Homme aux rats annonce à Freud, dès le début de séance, qu'il veut lui parler de quelque chose de très important qui le tourmente depuis longtemps. Il lui raconte en détail l'histoire de la maladie de son père, décédé en 1899 d'un emphysème quand lui-même avait 21 ans. Mais surtout, il lui confie les circonstances de ce décès. Ce soir-là, alors que son père est en crise, le patient demande au médecin quand son père pourra être considéré comme hors de danger. Réponse : « Après-demain soir ⁵. » Ce sur quoi, semble-t-il apaisé, il se couche. Se réveillant une heure et demie plus tard, il rencontre alors un médecin, ami de la maison, qui lui annonce que son père est décédé. Conséquence immédiate, notre homme se reproche son absence et ce d'autant plus qu'une garde-malade l'informe que, ces derniers jours, son père avait prononcé une fois son nom et avait demandé à l'infirmière qui s'approchait : « Est-ce vous, Ernst ? » Néanmoins, durant les mois qui suivent, le reproche ne le tourmente pas, étant plutôt accompagné d'imaginaires diverses où le sujet se surprend à vouloir parler à son père, à lui rapporter telle ou telle anecdote, ou bien à espérer sa venue, fût-ce sous les traits de quelque apparition fantomatique.

Ce n'est finalement qu'un an et demi plus tard, en mai 1902, à l'occasion du décès d'une tante, que le souvenir de cette présence manquée se rappelle à lui et cette fois pour l'affliger d'un lourd sentiment de culpabilité. À l'heure de ce réveil, de cette levée du refoulement, le sujet se considère comme un criminel jusqu'à imaginer que, du fait de ses mauvais agissements ou de ses mauvaises pensées, quelque chose pourrait arriver, non seulement à celle qu'il aime mais à son père, dans l'au-delà. Enfin, l'Homme aux rats se souvient du secours qu'il trouvait dans ces moments de flambée de sa névrose auprès d'un ami, le Dr Galatzer. Il avait en effet pour habitude, quand

4. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 292.

5. Toutes les citations que nous faisons de ce cas sont tirées de S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats) », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1989, ou de *L'Homme aux rats, Journal d'une analyse*, Paris, PUF, 1974.

il se sentait en proie à une impulsion criminelle, de se rendre chez cet homme pour lui confier son tourment et y gagner quelque soulagement quand cet ami, levant ses bras au ciel devant ce qui n'était qu'obsession, l'assurait qu'il était un « homme irréprochable ». Seulement, note Freud, l'Homme aux rats ne s'y trompait pas, « seule l'influence personnelle de son ami lui avait fait retrouver le calme ». Passés les effets bénéfiques de courte durée de ces rencontres, les déclinaisons diverses de sa névrose faisaient retour.

Et c'est pourquoi il en vint à s'adresser à Freud, espérant peut-être une autre réponse. Autre chose, en somme, que ce que je proposerai de définir, en forçant à peine le trait, comme une tentative de suggestion thérapeutique. Car enfin, l'écoute de cet ami qui lui voulait du bien, que fut-elle ? Nécessaire sans doute, dans ces moments de crise qui assaillaient l'Homme aux rats et qui, peut-être, auraient pu le pousser au suicide. Mais aussi insuffisante toujours, de par ses fausses promesses d'une quiétude à venir, d'une harmonie, ici de sainteté, à retrouver, d'un moi fort à regonfler, cette panoplie d'homme irréprochable. Enfin, cette écoute, aussi amicale et souriante fût-elle, demeura une sourde écoute, voire, qui sait, un sourd désir : ne rien vouloir savoir de ce qu'il y avait là, derrière la plainte de cet homme, comme vrais désirs. Je le note en effet au passage : n'écouter un sujet que pour le reconduire dans le droit chemin d'une identification normée, ainsi que le prodiguent la psychologie de l'ego, mais aussi les théories cognitivistes *via* l'idéal d'efficacité et de performance à rejoindre, n'est-ce pas enjoindre au sujet de se taire ? voire engager la thérapie pour le faire taire et rejoindre ses semblables lissés, entachés d'aucune jouissance, ni d'aucun symptôme. Faire taire le sujet, au sens du sujet de l'inconscient, voilà peut-être un idéal caché de ces thérapies, qui, sous couvert de quelque espoir de réadaptation à la réalité, invitent faussement les sujets à s'exposer. Avec le résultat que nous décrit ici l'Homme aux rats : passée la bonne vieille tape dans le dos, à l'occasion un peu musclée, qui accompagnera le sujet au sortir de sa séance, l'assurance de se retrouver plus seul encore, embarrassé de ses symptômes, déjà de retour.

À faire les frais de tels retours, l'Homme aux rats s'en ira donc frapper à la porte de Freud. Et pour trouver quelle réponse ? Une réponse, en effet, radicalement différente. Suivons-la dans le détail. Je rappelle que ce sujet vient de confier à Freud quel criminel il juge

être devenu, après quoi il associe sur ces courts réconforts trouvés auprès de son ami. Freud rapporte : « Il me raconte que, seules alors l'avaient soutenu les consolations de son ami, qui réfutait toujours ses remords, en les jugeant *excessifs* et *exagérés*. » Cette prétendue *exagération*, qui, à être reconnue, pourrait venir fixer le sujet dans ses résistances, l'arrêter dans ses associations, voilà donc le point exact où Freud choisit d'intervenir, en usant cette fois de son savoir, théorique : « Je profitai de cette occasion pour lui donner une première notion de la thérapeutique psychanalytique. » Relevons le terme : Freud parle non pas d'interprétation, mais bien de notion, et même, quelques lignes plus loin, d'explication, terme que Lacan, ai-je signalé plus haut, reprendra à son tour. Mais alors, cette explication, quelle fut-elle ? Et quelle fut sa visée ?

Je reprends la phrase de Freud et la poursuis : « Je profitai de cette occasion pour lui donner une première notion de la thérapeutique psychanalytique. Quand il existe un désaccord entre le contenu d'une représentation et son affect, c'est-à-dire entre l'intensité d'un remords et sa cause, le profane dirait que l'affect est trop grand pour la cause, c'est-à-dire que le remords est exagéré, et que la déduction tirée de ce remords est fautive, par exemple, dans le cas de notre patient, de se croire un criminel. Le médecin dit au contraire : non, l'affect est justifié, le sentiment de culpabilité n'est pas à critiquer, mais il appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu (*inconscient*) et qu'il s'agit de *rechercher*. Le contenu connu de la représentation ne s'est introduit à cet endroit que grâce à un faux enchaînement. Toutefois, n'étant pas habitués à sentir en nous des affects intenses sans contenu représentatif, nous en prenons un autre comme succédané, qui y correspond à peu près, ainsi que le fait par exemple la police qui, ne pouvant arrêter un malfaiteur, auteur d'un crime, en arrête un autre à sa place. Le faux enchaînement, seul, explique l'impuissance du travail logique contre la représentation obsédante. Je termine en avouant que cette nouvelle conception faisait surgir au premier abord de *grandes énigmes* : comment le malade pouvait-il, en effet, trouver juste son remords d'être un criminel envers son père, sachant qu'il n'avait jamais rien commis de criminel envers celui-ci ? »

À celui qui se méprise comme criminel, et qui vient se plaindre à Freud de son sentiment de culpabilité, celui-ci ose donc répondre : l'affect est justifié. Mais il précise : l'affect est justifié, car il est

déplacé ⁶. L'affect du reproche est vrai, mais il ment sur sa cause. En quoi c'est en fait une offre inédite qu'au cours de cette explication théorique Freud fait à son patient : lui permettre de déchiffrer cette cause.

Or, ce faisant, à quoi Freud en appelle ? D'abord au courage d'un bien-dire, qui, me semble-t-il, est à l'exact opposé de cette lâcheté morale qui, selon Lacan, fait le fond de la tristesse. Et donc aussi à un désir de savoir. Nous en avons pour preuve les termes mêmes qui sont ici employés. L'Homme aux rats est invité à « rechercher » la représentation originaire et refoulée de l'affect. Plus encore, le voilà invité à répondre aux « grandes énigmes » que par son explication théorique Freud soulève et sur lesquelles, je voudrais y insister, Freud interromp cette séance ! Y *renvoyant*, c'est son terme, l'Homme aux rats. Aussi nous démontre-t-il du même coup la visée et la raison de cette explication théorique : renvoyer l'Homme aux rats à une énigme, suspendre ses certitudes, et non le nourrir d'un plus de sens, comme le laisserait supposer l'accusation d'« endoctrination ». Je pourrais prendre à cet égard bien d'autres illustrations de ces fausses « endoctrinations ». On y retrouvera en chaque cas, derrière les signifiants choisis par Freud, ces appels faits à la recherche, la supposition d'un savoir à déchiffrer. Qu'il invite, par exemple, son patient à « retrouver » telle idée refoulée, ou bien à dénicher la « source » de tel affect, voire à résoudre tel « mystère », ou bien encore à « chercher » telle représentation refoulée, à procéder à telle « mise au jour », à faire telle « découverte », etc.

Il y a donc, derrière ces « endoctrinations » de Freud, non seulement un appel au désir de savoir chez son patient, mais aussi, par leur énonciation même, la visée de produire ce désir. Lacan le formulera d'une autre façon, il y a là un don. « Le caractère extrêmement approximatif, écrit-il dans "Fonction et champ de la parole et du langage", au point de nous paraître vulgaire, des explications dont il [Freud] le gratifie [l'Homme aux rats], nous instruit suffisamment : il ne s'agit point tant ici de doctrine, ni même d'endoctrination, que d'un don symbolique de la parole, gros d'un pacte secret ⁷. » Quel est

6. Cf. sur cette thèse S. Freud, « Les psychonévroses de défense », dans *Névrose, psychose, perversion*, Paris, PUF, 1973 ; cf. aussi sa correspondance avec Fliess dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

7. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit., p. 291.

ce pacte auquel Lacan fait ici allusion ? Nous l'apprenons dans un passage de son séminaire *Les Écrits techniques de Freud*. « Pacte » est un signifiant de Freud, que Lacan lui emprunte dans son article « De la technique psychanalytique ». Voici les lignes qui le mentionnent, traduites par Lacan : « Le moi malade du patient nous promet une franchise totale, c'est-à-dire la libre disposition de tout ce que son auto-perception lui livre. De notre côté, nous lui assurons la plus grande discrétion et mettons à son service notre expérience dans l'interprétation du matériel soumis à l'inconscient. Notre savoir compense son ignorance et permet au moi de *recupérer* et de gouverner les domaines perdus de son psychisme. C'est ce *pacte* qui constitue toute la situation analytique ⁸. » Voici donc l'objet du pacte : côté analysant, le respect de la règle de l'association libre, s'il veut savoir de quel inconscient il s'est fait le jouet ; côté analyste, la mise au service de son expérience, c'est-à-dire de son savoir, réel autant que supposé, dans le transfert. Enfin, il me semble que ce pacte sera *secret*, notamment pour la raison que, du côté de l'analyste, il n'est pas à décréter. Il est l'effet d'une énonciation, plus que d'un énoncé. Il a non pas à se faire belle promesse, mais à se vérifier en acte, dans les effets du désir d'où cet analyste dirige la cure.

Freud avance donc que c'est par ce pacte que se constitue la situation analytique. Toutefois, Lacan, dans ce séminaire, le dit un peu autrement : ce pacte définit l'« entrée » dans la situation analytique. Il y revient dans ce même passage des *Écrits*. Après avoir évoqué ce pacte secret, il poursuit : « Nous voyons donc que Freud, loin de méconnaître la résistance, en use comme d'une disposition propice à la mise en branle des résonances de la parole, et il se conforme, autant qu'il se peut, à la définition première de la résistance, en s'en servant pour *impliquer le sujet dans son message* ⁹. » Telle serait donc une autre des fonctions de ces explications théoriques, faire valoir l'implication du sujet dans sa parole, ce qui n'est pas interpréter.

Reprenons sur ce point le cas de l'Homme aux rats et l'exemple que j'énonçais plus haut. Freud ne vise pas à interpréter sauvagement le sentiment de culpabilité du sujet sous prétexte que celui-ci

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 78.

9. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », art. cit., p. 291.

serait le fruit de ses résistances, dont il faudrait affranchir le sujet. Mais qu'affirme-t-il ? Que ce sentiment est vrai, charge à l'analyse de permettre d'en retrouver, le moment venu, les fondements. Voilà en quoi, c'est mon hypothèse, Freud tâche d'impliquer le sujet dans la parole, visant non pas à déculpabiliser le sujet, à ne pas le culpabiliser non plus, mais à l'inviter à retrouver de quels vrais désirs sa névrose donne le signe. Et c'est pourquoi ces explications théoriques ne sont pas des interprétations, se supportant d'un savoir sur la structure, non sur la particularité du sujet. D'ailleurs, c'est ce qui fait l'assurance tranquille de Freud, déjà certain qu'il y a un inconscient... à déchiffrer. C'est également ce qui, au regard de son patient, l'installe comme sujet supposé savoir. Enfin, c'est ce qui nourrit le propre désir de savoir de Freud. En effet, faire l'hypothèse qu'il y a des désirs inconscients derrière les affects de reproche de l'Homme aux rats n'est pas déjà savoir quels ils sont. Ici, Freud ne pourra se passer des associations de son patient, pour que dans le défilé de sa parole l'inconscient puisse advenir, tel qu'il s'est tissé dans l'histoire du sujet. Noué au savoir sur la structure, il y a le désir pour Freud de savoir ce qu'il en est, pour ce patient-là, que puisse se révéler la *destinée particulière*¹⁰ que lui fait son inconscient. Ainsi, pour paradigme, cette phrase que Freud énoncera à l'Homme aux rats pour conclure une autre de ses explications : « Mais c'est le moment maintenant d'abandonner la théorie et de retourner à l'observation de soi et aux souvenirs. »

Ces explications de Freud, qualifiées d'« endoctrination » théorique, bien loin de vouloir diluer le sujet dans quelque théorie donnée d'avance, visent donc à révéler en lui le plus particulier. C'est-à-dire à l'impliquer dans sa parole pour que peu à peu, au fil du déroulé de ses associations, il s'y découvre non comme moi, mais comme sujet d'un désir, jusque-là resté inconscient. À l'« unité de la personnalité » que l'Homme aux rats dira à un moment espérer retrouver, Freud opposera aussitôt le « clivage de la personnalité », à éclairer dans ses fondements.

En cela, impliquer le sujet dans sa parole sera certes ne pas le culpabiliser, mais lui permettre d'y advenir comme *responsable*. En

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 374.

effet, prenons le nouveau commentaire que dans « La direction de la cure » Lacan fera de l'Homme aux rats : « Ce qui nous étonne d'une endoctrination préalable », note-t-il, s'explique par la raison suivante : Freud, à l'exemple de ce qu'il fit avec Dora, « commence (ici) par introduire le patient à un premier repérage de sa position dans le réel ¹¹ ». Revenant sur cette accusation d'« endoctrination », Lacan réaffirme donc ce qui, selon lui, est la visée de Freud : au-delà des informations théoriques apportées à son patient, lesquelles n'ont en soi guère d'importance, il s'agit de conduire le sujet à ce repérage de sa position dans le réel, pour que puisse s'engager son analyse. Cette réalité dont il se plaint, ce sujet, belle âme qu'il est, n'y participe que trop. En quoi, ainsi que Lacan le fait valoir, l'ordre promu par Freud dans la direction de la cure est exactement *inverse* ¹² à celui que fixe la psychologie de l'ego. À suivre ici l'exemple de Freud, il ne s'agira pas d'espérer, au terme de la cure, *adapter* le sujet à une réalité, puisque, à cette réalité, le sujet justement n'est que trop bien adapté... *à l'insu de son plein gré*, comme disait l'autre. Lui permettre d'en avoir le *souçon*, voilà quelle sera plutôt la voie d'entrée dans l'analyse, et donc celle recherchée.

Et Lacan d'en conclure, à l'appui de sa relecture du cas de l'Homme aux rats : « Une direction de la cure s'ordonne [...] selon un procès qui va de la rectification des rapports du sujet avec le réel, au développement du transfert, puis à l'interprétation ¹³. » Par lesquels le sujet interrogera en quoi, à cette réalité dont il souffre, il participe si bien, fût-ce inconsciemment. D'ailleurs, qu'il y soit pour quelque chose, dans ce qui lui arrive, n'est-ce pas là sa chance ? Quand, à n'y être pour rien, il n'y aurait plus, en toute logique, aucun espoir. D'où l'on voit qu'à trop vouloir déculpabiliser un sujet, voire le déresponsabiliser, on prendra le risque de l'aliéner davantage à ses symptômes, là où l'inconscient ne demandait qu'à être déchiffré. N'aura-t-on mesuré à quoi l'on condamne un sujet à le tenir pour *irresponsable* ? Le projet psychanalytique est autre : partir de la responsabilité du sujet, jusqu'à lui permettre de l'assumer, quant aux suites qu'il donne à son désir.

11. J. Lacan, « La direction de la cure », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 596 et 630.

12. *Ibid.*, p. 596.

13. *Ibid.*, p. 598.

De là, nous pouvons à présent revenir à ce point de méthode que nous propose Lacan, et que j'indiquais déjà au point de départ de ce travail : retourner à la parole de Freud, non pas pour l'imiter, mais pour en isoler les principes. En effet, de ce qui précède, que déduire pour la pratique ? Une définition peut-être un peu plus précise des entretiens préliminaires. Ceux-là ne peuvent avoir pour seule fonction et unique visée le repérage diagnostique, mais ce que nous avons pu repérer et supposer être auprès de l'Homme aux rats le projet de Freud : permettre à ce sujet de *croire* à son symptôme, pour reprendre ici une formule utilisée par Lacan à la fin de son enseignement : « Quiconque vient nous présenter un symptôme, affirme-t-il, y croit. S'il nous demande notre aide, notre secours, c'est parce qu'il croit que le symptôme est capable de dire quelque chose, et qu'il faut le déchiffrer ¹⁴. » N'est-ce pas ce que Freud fait valoir à l'Homme aux rats ? Ses obsessions, il peut y croire, contrairement à ce que son ami lui contait. Elles mentent certes mais disent quelque chose de vrai. Et c'est pourquoi elles sont à déchiffrer. La cause de l'inconscient, voilà ce que *plaide* Freud, pour reprendre son propre terme. Pour qu'à son tour le sujet puisse y croire, à son inconscient, condition requise, nous le voyons, pour l'entrée d'un sujet dans l'analyse. Aussi les entretiens préliminaires ont-ils à vérifier cette croyance.

Par ailleurs, que tous n'y soient pas prêts est autre chose, expliquant peut-être à ce stade de la cure certaines difficultés rencontrées. Je pense ici aux enfants, et à ce dont il faudrait pouvoir rendre compte d'un point de vue structural : rares sont ceux qui croient à leur symptôme et supposent l'existence de leur inconscient, ce qui n'est pas sans conséquences sur la pratique, comme sur les visées possibles pour eux d'une psychanalyse. Je pense également aux sujets psychotiques, dont il n'est pas certain qu'il y ait à les inviter à un tel repérage de leur position dans le réel, quand ce serait vouloir les faire responsables d'une jouissance impossible à symboliser.

14. J. Lacan, « Séminaire RSI, leçon du 21 janvier 1975 », *Ornicar?*, *Revue du Champ freudien*, n° 3, Paris, Navarin, 1975.